Les yeux calmes et profonds révélaient une nature maîtresse d'elle-même, affinée par les difficultés de l'existence et les dominant par une douce philosophie.

Le jeune avocat d'Ismérie, on le devinait rien qu'à le voir, n'était plus l'inconnu d'autrefois, mais il était toujours l'homme austère et droit que nous avons connu.

Il ne se faisait suivre que d'une confortable valise, comme un touriste, et pourtant il prenait à tout ce qui déroulait autour de lui, paysage ou manœuvres, l'intérêt très vif du propriétaire ou de l'habitant.

Propriétaire ? il ne l'était cependant pas. L'oncle Forster de Lausanne, était mort deux ans auparavant, suivant de bien près dans la tombe l'oncle Forster, de la Verrerie.

Mais Mme Forster, née Arabella Tickeburn, avait hérité de la fortune de son mari et en jouissait de la façon la plus honorable.

Habitant ? un caprice de cette même Mme Forster pouvait fort bien l'y amener, et ce n'était pas là le moins singulier épisode de la vie du jeune avocat.

Mis en lumière par l'affaire Morin, dans laquelle, bien qu'il n'eût pu faire triompher l'innocence de sa sœur de lait, il avait déployé un incontestable talent, il avait vu la vogue s'attacher à son nom dès son retour au bureau parisien.

Il eut des causes heureuses, les gagna, se fit distinguer entre ses confrères par une logique d'argumentation qui s'alliait avec une élégance de formes des plus brillantes, et, bientôt, il eut acquis l'indépendance et la réputation.

La fortune aurait pu suivre, s'il avait pris à tâche, comme certains maîtres de cette profession, de n'accepter que les affaires à sensation et de repousser systématiquement les causes obscures.

Tout au contraire, il s'attachait à celles qui lui paraissaient justes, le client fût-il pauvre, et prenait un plaisir particulier à les faire triompher sans en retirer d'honoraires.

On le déclarait donc éloquent, mais original, et plus désintéressé qu'il n'est raisonnable de l'être.

Nul ne pouvait deviner que ce grand désintéressement naissait d'un profond amour de la justice et d'une indifférence absolue pour tout autre but que celui qu'il ne convoitait plus.

Autrefois, dans les jours d'illusions chères, il eût voulu être riche pour Sabine, célèbre pour Sabine ; maintenant que Sabine, mariée et sans doute heureuse, ne paraissait même pas avoir une pensée pour lui, les jolis hochets de l'existence n'avaient plus à ses yeux qu'une valeur relative.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que l'avait surpris une lettre de Mme Forster, cette parente inconnue qui ne lui avait jamais donné jusqu'alors le moindre signe d'intérêt.

La vieille dame se disait âgée, chagrine et désireuse de voir auprès d'elle un des membres de la famille de son mari, devenue la sienne, et qu'elle se reprochait d'avoir longtemps négligée.

Cette lettre assez bizarre se terminait par une invitation très catégorique à venir passer quelque temps au château du Corsier.

Elle trouva Pascal à la veille des vacances, assez indécis de la direction qu'il choisirait pour aller prendre un repos bien gagné.

L'inattendu de cette proposition, le sentiment de regret qu'elle exprimait, le but agréable d'un tel voyage, déterminèrent le jeune homme à partir pour la Suisse, après avoir remercié sa tante par une lettre d'acquiescement, à la fois digne et souriante.

Ce jour-là, à peine assis sur le pont du *Bonivard*, il remarqua bien en face de lui deux femmes, deux Américaines, qui étalaient leur " moi " avec la complaisance imperturbable propre à leurs compatriotes.

Elles avaient pris une bonne place à l'ombre, attiré un tabouret sous leurs pieds, déposé leurs ombrelles sur des pliants au milieu du passage et entassé contre les épaules de leurs voisins leurs sacs, leurs manteaux, leurs magazines et leurs voiles bleus.

Puis, tandis que tous les yeux s'ouvraient, ravis, sur les gracieuses perspectives du lac, Pascal vit les leurs papilloter, lutter, céder et se clore.

La pose abandonnée des dormeuses, qui mettait dans tout leur jour la tête jaune et ridée de la plus vieille, la beauté fine et distinguée de la plus jeune, renouvela subitement, tout au fond de la mémoire de l'avocat, un souvenir qui se rattachait à l'un de ses plus pénibles voyages : celui qu'il faisait bien tristement, cinq années plus tôt, pour aller de Paris à Vienne, secourir la pauvre Ismérie.

Oui, c'était bien cela, une voyageuse âgé, envahissante et grincheuse ; une jeune fille, il ne croyait pas se tromper, qui répondait au nom de miss Barbara.

Elles n'avaient vraiment, l'une et l'autre, ni beaucoup vieilli ni beaucoup changé, et leurs silhouettes si dissemblables se dessinaient dans ses souvenirs non sans quelque charme.

Miss Barbara était belle, et peut-être Pascal de Guorras, préservé par un sentiment sans espérances, était-il le seul à ne le point voir davantage.

Le lac moutonnait. De petites vagues bondissaient à l'encontre l'une de l'autre, se heurtaient, éparpillant autour d'elles des milliers de perles irritées.

Quelques gouttes de cette eau bouillonnante, battue par les roues du bateau, vinrent piquer au front les Américaines endormies, l'une dans son mécontentement et l'autre dans son ennui chronique.

Elles ouvrirent les yeux, regardèrent avec indifférence la jolie colère du lac, et consultèrent leur montre par un mouvement identique.

—N'arriverons-nous donc jamais ? soupira la demoiselle de compagnie.

—Barbara, dit la vieille dame, demandez qu'on nous serve à déjeuner.

La jeune miss se leva et ses yeux perçants rencontrèrent, pour la première fois ceux de Pascal qui observait avec plaisir que sa mémoire lui restait fidèle comme à vingt ans.

Elle aussi parut chercher dans ses souvenirs et s'y oublia même un peu, car sa compagne répéta d'un ton grondeur :

—Vous n'entendez donc pas, Barbara, que je suis en grand appétit, ce matin ?

La jeune fille s'excusa brièvement, fit quelques pas à la hâte et s'engouffra dans les flancs du bateau pour aller remplir l'ordre qu'elle avait reçu.

La dame âgée ne tarda pas à la suivre.

Pascal, charmé par les bords du lac et attiré par leur poésie riante, ne s'occupait plus de ces dames, quand le château de Coppet frappa ses regards.

Nombre de voyageurs se prirent aussitôt à évoquer le souvenir de Mme de Staël.

Quelques-uns discutèrent chaudement sur la situation du cabinet de travail où la célèbre *authoress* composa *Corinne*.

—Je sais que les fenêtres ouvraient sur le lac, dit un monsieur d'un ton doctoral.

—C'est là, je crois, à l'angle gauche du château, dit Pascal en consultant son *Guide*.

—Pardon, monsieur, dit près de lui une voix féminine d'un timbre jeune, j'ai lieu de croire que le cabinet de travail existait bien dans cette aile, mais que Mme de Staël composait habituellement dans ses appartements plus resserrés, plus intimes, du côté opposé.

Pascal fut un peu surpris d'entendre ces inflexions caressantes sortir des lèvres minces de miss Barbara, et plus encore de se voir choisi pour interlocuteur par la belle étrangère.

—Vous connaissez sans doute le pays en détail, miss ? dit-il pour ne pas rester à court en face de son bon vouloir.

—Je l'habite, et je puis vous assurer aussi que je l'ai fort étudié.

Alors, s'étant assuré par un coup d'œil en arrière que la vieille dame avait repris, après déjeuner, son sommeil interrompu, miss Barbara se mit à discourir avec aisance sur les souvenirs privés et littéraires de Coppet.

Que Pascal fut surpris par une